

CINE
MIEN
PRESENTEERT / PRÉSENTE



release: 17/01/2018

CINEMA

THAT
CHANGES

THE

PICTURE

SYNOPSIS

NL

Tijdens een topbijeenkomst van alle Latijns-Amerikaanse staatshoofden in een afgelegen hotel in de Andes, wordt de Argentijnse president Hernán Blanco geconfronteerd met een corruptiezaak waarin zijn dochter verwickeld is. Terwijl hij worstelt om het schandaal dat zijn carrière en zijn familie bedreigt, op te lossen, moet hij ook op continentale schaal voor politieke en economische belangen vechten..

FR

Au cours d'un sommet rassemblant l'ensemble des chefs d'état latino-américains dans un hôtel isolé de la Cordillère des Andes, Hernán Blanco, le président argentin, est rattrapé par une affaire de corruption impliquant sa fille. Alors qu'il se démène pour échapper au scandale qui menace sa carrière et sa famille, il doit aussi se battre pour des intérêts politiques et économiques à l'échelle d'un continent.

duur / durée: 114 min. -

ondertiteling: Nederlands & Frans, dialogen in het Spaans

sous-titrage: néerlandais & français, dialogues en espagnol

formaat / format: Scope 2.39

geluid / son: 5.1





CAST

Hernán Blanco	Ricardo Darín
Marina Blanco	Dolores Fonzi
Luisa Cordero	Érica Rivas
Claudia Klein	Elena Anaya
Sebastián Sastre	Daniel Giménez Cacho
(president van Mexico / président du Mexique)	
Desiderio García (hypnotiseur)	Alfredo Castro
Castex	Gerardo Romano
Oliveira Prette	Leonardo Franco
(president van Brazilië / président du Brésil)	
Dereck Mc Kinley	Christian Slater
Paula Scherson	Paulina García
(presidente van Chili / présidente du Chili)	

CREW

regie / réalisation	Santiago Mitre
scenario / scénario	Santiago Mitre, Mariano Llinás
muziek / musique	Alberto Iglesias
fotografie / directeur de la photographie	Javier Juliá (ADF)
décors	Sebastián Orgambide, Micaela Saiegh
kostuums / costumes	Sonia Grande
montage	Nicolás Goldbart (SAE)
geluid / son	Santiago Fumagalli (ASA), Federico Esquerro, Sébastien Ariaux
casting	Javier Braier, Mariana Mitre
1ste regie-assistent / 1er Assistant réalisateur	Martín Bustos
maquillage	Marisa Amenta, Angela Garacija
coiffure	Néstor Burgos
productieleiding / directeur de production	Mechi Tarelli

SANTIAGO MITRE

Santiago Mitre is in 1980 in Buenos Aires geboren. Na zijn filmstudies in 2004, coregisseerde hij EL AMOR – PRIMERA PARTE samen met Alejandro Fadel, Martin Mauregui en Juan Schnitman. De film werd op verschillende festivals over heel de wereld gepresenteerd waaronder tijdens de Semaine Internationale de la Critique in Venetië en het BAFICI in Buenos Aires.

Santiago Mitre legde zich daarna toe op scenario-schrijven en schreef samen met Pablo Trapero LEONERA welke in competitie zat tijdens het Filmfestival van Cannes in 2008, daarna CARANCHO in 2010 en ELEFANTE BLANCO in 2012 die allemaal geselecteerd werden voor Cannes in de selectie Un Certain Regard. Hij werkte ook samen met andere cineasten zoals Israel Caetano en Walter Salles.

In 2011 stichtte hij de productiemaatschappij La Unión de los Ríos. Hij coproduceerde zo EL ESTUDIANTE, zijn eerste langspeelfilm in de rol van scenarist en regisseur. De film werd op verschillende internationale filmfestivals gelauwerd : Speciale Juryprijs in Locarno, Beste Film in Gijón en Carthagène en Prijs voor Beste Fotografie op het BAFICI.

In 2015 regisseerde hij PAULINA welke geselecteerd werd voor la Semaine de la Critique te Cannes ; de film sleepte er de Grand Prix en de FIPRESCI-prijs. De film werd ook geselecteerd voor de filmfestivals van San Sebastián, Turijn, Havana, Biarritz, Bordeaux, Peking en werd vaak beloond met een prijs. Hij werd 10 keer genomineerd voor een Premio Sur, de Argentijnse evenknie van de Oscars, waarbij Dolores Fonzi de Premio Sur voor beste actrice in de wacht sleepte.

EL PRESIDENTE, zijn derde langspeelfilm werd ook geselecteerd voor Un Certain Regard op het Festival van Cannes in 2017.

Santiago Mitre est né à Buenos Aires en 1980. Après des études de cinéma, il débute sa carrière en 2004, en cosignant EL AMOR – PRIMERA PARTE aux côtés d'Alejandro Fadel, Martin Mauregui et Juan Schnitman. Le film est présenté dans de nombreux festivals à travers le monde dont la Semaine Internationale de la Critique à Venise et le BAFICI à Buenos Aires.

Santiago Mitre devient ensuite le coscénariste de Pablo Trapero avec lequel il écrit LEONERA qui sera présenté en compétition au Festival de Cannes en 2008, puis CARANCHO en 2010 et ELEFANTE BLANCO en 2012 qui auront chacun les honneurs du Certain Regard cannois. Il collabore avec d'autres cinéastes dont Israel Caetano et Walter Salles.

En 2011, il fonde la société de production La Unión de los Ríos. Il coproduit ainsi EL ESTUDIANTE, son premier long métrage en tant que scénariste et réalisateur. Le film est récompensé dans plusieurs festivals internationaux : Prix spécial du jury à Locarno, Prix du meilleur film à Gijón et Carthagène et Prix de la meilleure photo au BAFICI.

En 2015, il réalise PAULINA qui est sélectionné à la Semaine de la Critique de Cannes ; il y remporte le Grand Prix et le prix FIPRESCI. Le film est également présenté aux festivals de San Sebastián, Turin, La Havane, Biarritz, Bordeaux, Pékin et est largement primé. Il est nommé 10 fois aux Premio Sur, l'équivalent argentin des César, où Dolores Fonzi est récompensée comme meilleure actrice.

EL PRESIDENTE, son troisième long-métrage était sélectionné à Un Certain Regard au Festival de Cannes 2017.



FILMOGRAPHY

2017 EL PRESIDENTE

Festival de Cannes (2017) – Un Certain Regard

2015 PAULINA

Festival de Cannes (2015) – Grand Prix de la Semaine de la Critique et Prix FIPRESCI

Festival de San Sebastián (2015) – Grand Prix Horizontes, Prix de la Jeunesse et Prix TVE

Festival de Biarritz (2015) – Prijs voor Acteertalent / Prix d'Interprétation

2013 LOS POSIBLES (kortfilm / court métrage)

2011 EL ESTUDIANTE

Festival de Locarno (2011) – Prix spécial du Jury et Prix du Cinéaste du Présent

Festival de Gijón (2011) – Beste Film / Meilleur Film

Festival de Carthagène (2011) – Beste Film / Meilleur Film

BAFICI (2011) – Prijs voor beste fotografie / Prix de la meilleure photo

2005 EL AMOR – PRIMERA PARTE, coregie samen met / coréalisé avec Alejandro Fadel, Martin Mauregui et Juan Schnitman

Mostra de Venise – Semaine Internationale de la Critique (2005)

2002 EL ESCONDITE (kortfilm / court métrage)

ENTRETIEN AVEC SANTIAGO MITRE, REALISATEUR, SCENARISTE

Comment est né ce projet ?

Mes deux précédents films avaient déjà traité à la politique : EL ESTUDIANTE était un récit d'apprentissage politique, et PAULINA évoquait l'engagement politique d'une jeune femme dont la vie était bouleversée par un événement tragique. J'ai souhaité aller encore plus loin avec EL PRESIDENTE et faire le portrait d'une figure politique majeure, d'un homme dont la politique est le métier. J'avais envie de confronter sa vie publique et sa vie privée, de montrer l'homme derrière le politicien.

Par ailleurs, mon père a longtemps travaillé pour le Mercosur, de fait il a beaucoup fréquenté ces sommets internationaux qui réunissent les puissants de ce monde. D'où l'idée d'inscrire le récit dans un tel sommet quelque part en Amérique latine. En revanche, je ne voulais pas faire un thriller politique. Nous avons choisi, avec Mariano Llinás mon coscénariste, d'amener le récit vers plus d'étrangeté, d'installer un climat proche du fantastique tout en étant ancré dans le réel.

Hernán Blanco est un homme très droit qui va révéler progressivement sa part d'ombre...

C'est un homme qui assume sa normalité, il la revendique au point d'en avoir fait un argument marketing au cours de sa campagne électorale. C'est d'ailleurs un trait commun à beaucoup d'hommes politiques qui cultivent ce côté « ordinaire » afin de paraître toujours plus proche du peuple, or le fait d'attacher autant d'importance à la normalité peut déjà être considéré comme anormal. Un homme parvenu à ce niveau de responsabilités doit forcément être dans le contrôle car sa vie personnelle, son passé et même sa famille peuvent très bien être utilisés contre lui.

Quand la fille de Hernán Blanco débarque au sommet, celui-ci sait qu'il doit l'aider en tant que père, mais il ne peut ignorer aussi le danger que son instabilité représente pour l'homme politique qu'il est devenu. La façade de normalité que lui et son équipe ont pris tant de peine à construire commence alors à s'effriter. Il ne peut pas feindre plus longtemps que tout va bien.

Le nom du personnage lui-même (Blanco signifie blanc en espagnol ndla) résume tout le paradoxe entre l'homme et le président...

Il ne s'agissait pas de tenter une métaphore ou d'ériger ce nom en symbole, mais c'est vrai qu'il prend une résonance particulière au fur et à mesure que le récit avance. Il vient souligner l'ambiguïté d'un personnage qui semble au premier abord impénétrable voire insondable. Blanco ne dit jamais vraiment ce qu'il pense, mais ses actes parlent pour lui.

Il y avait aussi quelque chose d'amusant à imaginer ce qu'aurait pu être la campagne et les slogans d'un homme politique nommé Blanco même si nous n'allions pas vraiment l'utiliser dans le film. Cela servait à mieux cerner et construire le personnage.

Pourquoi mettre en scène un président nouvellement élu et non un homme établi ?

Il est en fonction depuis six mois quand le film commence. Il s'agit effectivement du premier sommet international auquel il participe, et c'est justement cela qui nous intéressait avec mon coscénariste. Hernán Blanco arrive à Santiago avec son image de président tellement « ordinaire » qu'il passe pour un faible aux yeux de ses adversaires et de la presse, mais au fil des tractations il va prendre de l'assurance et de la force.

Son parcours au cours du sommet est en quelque sorte un récit d'apprentissage de sa fonction présidentielle. Il va devoir prendre des décisions qui auront forcément de lourdes conséquences pour lui et son pays. La proposition faite par les Etats-Unis est pour lui comme un pacte faustien : il peut y perdre son âme.

Le parcours personnel de Hernán Blanco semble agir sur le film lui-même...

Oui. Le film commence de manière documentaire : nous entrons dans la résidence présidentielle par la petite porte, nous déambulons dans le dédale des couloirs, puis nous rencontrons les collaborateurs du président et enfin le président lui-même. Nous le suivons à Santiago du Chili, nous découvrons avec lui l'hôtel où se déroule le sommet, nous faisons la connaissance des autres présidents, et jusque-là le film reste très réaliste.

Le ton commence à changer au moment où apparaît la fille de Blanco. Ses états d'âme contaminent le film qui devient plus étrange. Les séances d'hypnose viennent renforcer ce décalage volontaire avec le réel. Nous sommes alors dans une construction presque mentale qui renvoie aux personnages eux-mêmes. Du coup, quand nous revenons au cœur des négociations politiques, l'étrange et le réel se superposent. L'arrivée du conseiller américain est en ce sens très révélatrice de l'ambiance qui habite désormais le film : la rencontre entre lui et Blanco est très ambiguë, chacun agit un peu bizarrement.

EL PRESIDENTE n'est pas seulement un film sur un politicien, c'est aussi un vrai film politique au travers duquel vous imaginez la création d'une structure comparable à l'OPEP (Organisation des pays producteurs de pétrole), mais en Amérique latine. Pourquoi ?

Cette organisation est certes une pure invention qui ancre le film dans la fiction, mais elle n'en reste pas moins complètement crédible. Elle renvoie aux courants nationalistes qui animent l'Amérique latine. Il ne s'agit pas d'un nationalisme d'extrême-droite comme en Europe. C'est avant tout une volonté de protéger une région, son économie et ses habitants des grandes puissances mondiales, notamment les Etats-Unis et ses alliés. Dans le film, les participants au sommet souhaitent réunifier l'Amérique latine afin de la fortifier.

Vous montrez le Brésil comme le pays leader en Amérique latine...

Cela participe également à la volonté d'une fiction réaliste d'un point de vue macro-politique. Le Brésil est le pays le plus puissant d'Amérique latine que ce soit en termes financiers ou humains. Du coup, il fallait que le président brésilien soit le porteur du projet. Sa stature oblige les autres à prendre position pour ou contre lui. C'est un homme très droit, tellement sûr de lui qu'il peut en être antipathique. Le président mexicain est l'autre homme fort du sommet car le Mexique est un interlocuteur incontournable au niveau régional. C'est lui qui peut faire basculer les discussions en ralliant Hernán Blanco de son côté ou pas : il est plus chaleureux que son homologue brésilien, mais aussi plus manipulateur.

Avez-vous écrit le rôle de Hernán Blanco pour Ricardo Darín ?

Oui. Je n'aurais jamais fait EL PRESIDENTE sans lui. Je lui ai proposé le rôle dès que j'ai su que je voulais faire un film dont le héros serait le président de l'Argentine. J'étais à Paris en plein mixage de PAULINA quand nous en avons discuté pour la première fois. Ricardo Darín m'a alors donné son accord et j'ai commencé à écrire le scénario. Pour moi, il est le seul comédien argentin qui ait la stature et l'énergie pour interpréter un tel personnage. Il est très charismatique.

Par ailleurs, je trouvais passionnante l'idée de jouer avec son côté iconique car il incarne aux yeux des Argentins le président idéal. Il a joué de nombreux rôles de méchants au cours de sa carrière et pourtant le public le voit toujours comme le gentil de l'histoire. C'est un comédien très populaire et très aimé. Du coup, cela ajoute à l'ambiguïté du personnage de Blanco.

Comment avez-vous travaillé ensemble ?

J'ai besoin que mes acteurs puissent assumer autant que moi la responsabilité narrative du film. Du coup, je discute énormément du scénario avec eux. Il ne s'agit pas seulement de répéter les scènes, mais aussi de passer du temps ensemble, de confronter nos points de vues et ainsi de nourrir le récit. Nous avons beaucoup échangé Ricardo Darín et moi en amont du tournage, nous discutons autant des scènes que du sens du film. Nous avons continué cet échange pendant le montage. C'est un homme extrêmement généreux qui aime être impliqué dans le processus de création sans pour autant en prendre le contrôle.

Chaque comédien qui interprète un président dans le film est une célébrité dans son pays. Etait-ce important pour vous d'avoir autant de visages connus à l'écran ?

Oui. Je voulais des comédiens qui aient des statures suffisamment importantes pour supporter le poids de tels personnages. Ce choix était plus artistique que commercial. Il s'agissait avant tout de crédibilité.

Pourquoi avez-vous choisi Christian Slater pour jouer le conseiller américain ?

Je cherchais un comédien qui incarne le prototype même de l'Américain et j'avais adoré le travail de Christian Slater dans la série Mister Robot. J'avais besoin d'un comédien qui puisse paraître aussi affable que machiavélique. C'était d'autant plus important qu'il n'a qu'une seule scène, mais celle-ci est déterminante dans le parcours de Blanco et dans le virage que prend le film. Nous lui avons donc envoyé le scénario et il a tout de suite accepté le rôle.

L'hôtel où se déroule le sommet est aussi un personnage à lui seul. Il a des allures « kubrickiennes » qui renforcent l'étrangeté du film...

Cet hôtel n'existe pas vraiment : c'est un mélange de plusieurs lieux. Seuls les extérieurs ont été tournés dans un seul et même site à 3600 mètres d'altitude au Chili. Les intérieurs ont été réalisés dans plusieurs hôtels au Chili et en Argentine. L'idée était effectivement de créer un endroit dont l'atmosphère puisse tirer le film vers l'étrange : un lieu perdu dans les hauteurs de la lointaine banlieue de Santiago du Chili quelque part dans la Cordillère des Andes.

De même, les routes qui mènent à l'hôtel devaient être tout en courbes et virages à l'image des personnages. Cette sinuosité participe à donner au film des allures de construction mentale.

Vous avez également eu accès à la Casa Rosada, résidence officielle de la présidence argentine et siège du gouvernement à Buenos Aires...

Oui. Cela n'a pas été simple d'avoir toutes les autorisations, mais c'était indispensable que nous puissions tourner dans les lieux mêmes de l'action, là où le vrai pouvoir s'exerce. Le bureau de Hernán Blanco est ainsi le vrai bureau présidentiel. Nous avons eu accès à la Casa Rosada une nuit entière et tout un dimanche. De même, nous avons pu tourner dans le véritable avion présidentiel.

L'esthétique générale du film reflète l'évolution de Blanco. Comment avez-vous travaillé avec Javier Julia, votre directeur photo ?

Nous avons une idée directrice pour tout le film tant sur le fond que sur la forme : partir d'un style documentaire pour aller progressivement vers une fiction où la réalité se tord. En termes de lumière, nous devons partir de quelque chose de très doux pour aller vers plus de contrastes au fur et à mesure de l'histoire.

Les 30 premières minutes sont essentiellement filmées caméra à l'épaule, cela participe au côté documentaire comme une immersion dans le quotidien présidentiel. Les mouvements de caméra sont ensuite plus amples, les travellings nous amènent vers les personnages. L'éclairage zénithal vient alors accentuer le décalage qui s'opère avec le réel.

Votre démarche a été la même avec la musique...

C'est vrai. Nous avons travaillé de la même manière avec Alberto Iglesias : une musique minimaliste au début qui devient quasi opératique à la fin. Pour moi, elle devait marquer et suivre l'évolution du film et de son personnage principal. Alberto avait en tête une musique proche de l'opéra-bouffe pour la dernière scène. Il m'a proposé une valse dont les accords laissent poindre l'ironie sous-jacente au film.

INTERVIEW WITH SANTIAGO MITRE, DIRECTOR, SCRIPTWRITER

How did this project come into being?

My last two films were about politics: *El estudiante* (The Student) was the story of a political learning process, and *Paulina* evoked the political commitment of a young woman whose life was shattered by an even of extreme violence. Now, I was keen to go further with *La cordillera* (The Summit), and outline the portrait of an important political figure, of a man engaged in politics as his trade. I wanted to contrast his public life with his private life, showing the human being that lies behind the politician.

As well as that, my father worked for a long time in international organizations and, in fact, attended these summits of presidents several times. This is where I got the idea of situating this story at one of these meetings somewhere in Latin America. But I did not want to make a political thriller. Mariano Llinás, the co-writer, and I chose to take the story towards a certain strangeness, place it in a setting that is close to fantasy and at the same time set in reality.

Hernán Blanco is a very upright man who will gradually reveal his dark side ...

He is a man who accepts his normality, and stresses it to the extreme of turning it into a marketing argument during his election campaign. In fact, this is a trait shared by many politicians who like to boast about being "ordinary men", to seem closer to the people. But giving such importance to normality can end up being considered something abnormal. A man who reaches this level of responsibility absolutely must place limits, as his personal life and even his family can be used against him.

When his daughter turns up at the summit, this president knows that he must help her, as a father, but he is not ignorant of the danger that her instability represents for the politician he has become. The façade of normality he and his team have taken such pains to build up, starts to fall apart. He can no longer go on pretending that nothing is wrong.

The main character's surname, Blanco (White in Spanish), summarizes this paradox between the man and the president...

It wasn't about making his surname a metaphor or a symbol, but it is true that it does carry special resonance as the film progresses. It comes to signal the ambiguity of a character who initially seemed impenetrable, or even unfathomable. Blanco never says what he really thinks, but his actions keep giving him away.

It was also fun to imagine what the campaign and slogans of a politician whose name was Blanco could have been, although we barely use them in the film. The surname helped us to calibrate and build the character better.

Why did you choose a newly elected president, as the lead character, rather than an established politician?

The film starts when he has already been in the job for six months. It is indeed the first international summit he takes part in, and this is precisely what interested the co-writer and me. Hernán Blanco arrives in Santiago in Chile with his appearance of such an “ordinary” man, his adversaries and the press see him as someone weak, but as the negotiations progress he will gradually acquire strength and self-assurance.

His evolution during the summit is in some way a story of learning about his presidential role. He has to make decisions with huge consequences for himself and for his country.

The personal evolution of Hernán Blanco seems to influence the film itself ...

Yes, that is true. The film starts with a tone close to “realism”: we enter the presidential residence through the back door, we walk along the maze of corridors, we meet his team and, finally, the president himself. We accompany him to Santiago in Chile, we discover with him the hotel where the summit is taking place, we meet the other presidents and, up to this point, the film continues to be very realistic.

The tone starts to change when Blanco’s daughter appears. Her states of mind contaminate the film, which becomes stranger. The visits of the strange psychiatrist contribute to highlighting this voluntary mismatch with reality. We are in the presence almost of a mental construct which takes us back to the characters themselves. Suddenly, when we go back to the centre of the political negotiations, the strange and the real are overlaid. The arrival of the US advisor is, in this sense, very revealing of the atmosphere that from then on pervades the film: the encounter between him and Blanco is loaded with ambiguity; both of them react in a strange way.

La cordillera is not just a film about a politician, it is also a genuinely political film, through which you imagine the creation of a structure comparable to OPEC (Organization of Petrol Exporting Countries), but in Latin America. Why?

Yes, this organization is invented in the film. But there is the precedent of similar projects in the region. It is not about extreme right-wing nationalism, like in Europe. It is above all a wish to protect a region, its economy and its inhabitants against the major world powers.

Brazil is portrayed as the leader of Latin America ...

Brazil is the most powerful country in Latin America, both in financial and human terms. So the Brazilian President had to be the leader of the project. His relevance forces the others to take a stance in favour of or against it. He is a very upright man, so sure of himself that he can even seem unsympathetic. The Mexican President is the other strong man in the summit, as Mexico is a necessary intermediary at regional level. He is the one who may have the last word in the debates, placing Hernán Blanco either on his side or against him: he is more personable than his Brazilian counterpart, but also more manipulating.

Did you write the role of Hernán Blanco for Ricardo Darín?

Yes. I would never have made La cordillera (The Summit) without him. I was in Paris working on the sound editing for Paulina when we spoke for the first time. Ricardo was enthusiastic about the idea, and I started to write the screenplay. Ricardo is an amazing actor, with huge generosity, and he was very important to the whole film-making process. As well as that, there is something almost iconic about him; to Argentinians he embodies the ideal president. It was fun to work with this idea too.

How did you work together?

I need to work on a par with the actors; together we take on the responsibility for telling the story of the film. It is not just about rehearsing the scenes, or re-writing, but also about spending time together, contrasting our opinions and thinking about the implications and significance of what we are going to do. Ricardo was close to the whole film-making process, from the time the idea came up until editing was complete. He was a great ally.

The actors who play the presidents taking part in the summit are all famous in their respective countries. Was it important for you to have so many well-known faces?

The choice was more artistic than commercial. It was above all a question of credibility. They had to be actors with their own standing, shall we say, you had to be able to see them immediately in that role. I am privileged and proud to have these actors in this film.

Why did you choose Christian Slater for the role of the US advisor?

I liked very much how Christian Slater acted in the TV series “Mr. Robot.” He has complex dialogues, and never misses the irony. I needed an actor who seemed cordial and at the same time Machiavellian. And who somehow conformed to the North American prototype: blond, clean-cut, pleasant. It was a pleasure to work with him.

The hotel where the summit takes place is itself another character in the film, with Kubrickian airs, that accentuates the strangeness of the film ...

The hotel does not really exist, it is the result of a mixture of several hotels. The exteriors, it is true, were filmed at single location at an altitude of 3,600 metres in Chile. But the interiors are of different hotels in Chile and Argentina. The idea was to create an atmosphere that suggested strangeness: a remote location in the mountains of Santiago, in the Andes mountain range. And also the roads leading to the hotel had to have bends and switchbacks, just like the characters. This winding nature contributes to giving the film the appearance of a mental construct.

You were also able to have access to the Casa Rosada, the official residence of the President of Argentina and the seat of the Government of Buenos Aires...

Yes, and it was no easy task to get permission, but it was essential that we were able to film at the places where the action takes place. Hernán Blanco’s office is the real presidential office. We were in the Casa Rosada for a whole night and a whole Sunday. We were also able to film on the real presidential plane.

The general aesthetics of the film reflect Blanco’s evolution. How did you work with Javier Juliá, the director of photography?

We had a guideline for the whole film, in terms of substance and form: starting from a “realistic” style, to move progressively towards a fiction where reality becomes distorted. In terms of light, we had to start off with something very soft and move towards more contrast and darkness as the story advanced.

The first 30 minutes were shot with lots of handheld camera and a very natural look in the lighting, as an immersion in the president’s day-to-day life. Then the camera movements get wider, travelling shots lead us to the characters. The central lighting ends up accentuating this mismatch with reality.

You have applied the same criteria to the music ...

That is true. We worked in the same way with Alberto Iglesias: in the beginning, minimalist music, which is progressively transformed and becomes almost operatic at the end. It is a fundamental element to accompany the evolution of the film and of the lead character. Alberto suggested a waltz with chords that highlight the underlying irony in the film for the ending.

RICARDO DARÍN

Ricardo Darín is in 1957 in Buenos Aires geboren. Als zestienjarige vertolkte hij zijn eerste rollen op de Argentijnse televisie. In de jaren '80 vervolgde hij zijn carrière in theater. Zijn groeiende succes maakte de overstap naar het witte doek een logisch gevolg, zo werd hij ook een belangrijk filmacteur. Zijn rol in NUEVE REINAS van Fabián Bielinsky zorgde voor zijn grote internationale doorbraak in 2000.

Daarna speelde hij ook in EL HIJO DE LA NOVIA van Juan José Campanella welke genomineerd werd voor de Oscar voor Beste niet-Engelstalige Film in 2002. In 2007 vertolkte hij de mannelijke hoofdrol in XXY van Lucía Puenzo die de Grand Prix in de wacht sleepte op de Semaine de la Critique te Cannes.

Twee jaar later werkte hij weer samen met Juan José Campanella voor de film EL SECRETO DE SUS OJOS. De film kreeg de Oscar voor Beste niet-Engelstalige Film en was wereldwijd een groot succes.

Ricardo Darín werkte samen met Pablo Trapero voor de film CARANCHO in 2010 en voor ELEFANTE BLANCO in 2012. Twee jaar later prijkte zijn naam ook op de affiche van Deux ans plus tard, il est à l'affiche des RELATOS SALVAJES van Damián Szifron die in competitie zat tijdens het Festival van Cannes vooraleer een groot succes te worden in de bioscopen.

Ricardo Darín werd zelf tweemaal genomineerd voor een Goya voor beste acteur – de Spaanse evenknie van de Oscar – vooraleer hij er eentje kreeg voor zijn rol in TRUMAN van Cesc Gay.

EL PRESIDENTE is zijn eerste samenwerking met Santiago Mitre.

Ricardo Darín est né à Buenos Aires en 1957. Il décroche ses premiers rôles à la télévision argentine à l'âge de 16 ans. Il poursuit ensuite sa carrière au théâtre au cours des années 80. Son succès grandissant l'amène naturellement au cinéma dont il devient une figure majeure. LES NEUFS REINES de Fabián Bielinsky l'impose sur la scène internationale en 2000.

Il enchaîne avec LE FILS DE LA MARIÉE de Juan José Campanella qui est nommé à l'Oscar du meilleur film en langue étrangère 2002. En 2007, il tient le premier rôle masculin de XXY de Lucía Puenzo qui obtient le Grand Prix de la Semaine de la Critique à Cannes.

Deux ans plus tard, il retrouve Juan José Campanella pour DANS SES YEUX. Le film obtient l'Oscar du meilleur film en langue étrangère et enregistre plus de 400 000 entrées en France.

Ricardo Darín collabore ensuite avec Pablo Trapero à l'occasion de CARANCHO en 2010 et ELEFANTE BLANCO en 2012. Deux ans plus tard, il est à l'affiche des NOUVEAUX SAUVAGES de Damián Szifron qui est présenté en compétition au Festival de Cannes avant d'être plébiscité par les spectateurs du monde entier, et notamment en France où il est vu par plus de 500 000 personnes.

Ricardo Darín est également nommé deux fois pour le Goya du meilleur acteur – équivalent espagnol des César - avant d'être récompensé pour son rôle dans TRUMAN de Cesc Gay.

EL PRESIDENTE est sa première collaboration avec Santiago Mitre.

ENTRETIEN AVEC RICARDO DARIN, COMEDIEN

Santiago Mitre a écrit le rôle de Hernán Blanco pour vous. Comment avez-vous réagi quand il vous a proposé d'interpréter le Président d'Argentine ?

Au départ, cela m'a semblé amusant. Avant que je lise le scénario, Santiago m'a d'abord raconté l'histoire. J'ai trouvé très intéressante la possibilité de parler de l'envers du pouvoir, en suivant de l'intérieur un personnage qui évolue dans les hautes sphères de l'Etat, et qui doit à la fois gérer certaines circonstances politiques et affronter une crise personnelle et familiale. Ce point de vue nous permettait d'entrer, presque à la dérobée, dans un univers qui nous reste inconnu, celui des gens de pouvoir. Il est rare qu'on ait accès à cette zone personnelle et intime et j'ai été séduit par cette fusion entre le politique et le personnel.

Comment avez-vous préparé ce rôle ?

La première chose que nous avons eu à cœur de faire était d'éviter toute ressemblance avec une personnalité politique existante. Il fallait que ce personnage soit exclusivement et purement fictif, sachant que le public, selon le lieu où le film serait montré, allait avoir la liberté de faire des associations qui ne dépendraient pas de nous. Nous n'avons jamais perdu de vue qu'il s'agissait d'une fiction, qui se déroule lors d'un sommet des présidents latino-américains visant à créer une alliance pétrolière en Amérique latine. Nous avons tout fait pour que ce personnage fonctionne dans cette situation, presque plus soucieux de ses affaires personnelles que du contexte politique dans lequel il se trouve. Nous voulions voir ce qui advenait de cette fonction dans de telles circonstances. Dans ce sens, Santiago savait très clairement quel type de personnage il voulait et nous l'avons construit ensemble, petit à petit.

Comment définiriez-vous Hernán Blanco ?

Hernán Blanco peut ressembler à beaucoup de dirigeants actuels de certains pays développés ou en voie de développement qui tâchent d'avoir un regard progressiste et ouvert. Ils se soucient de la répercussion de leurs actes dans les médias et sur la population, mais face à certaines situations, il est impossible de savoir quelle voie ils vont choisir, bien qu'ils puissent avoir adopté une position certaine. Au fil de l'histoire, le personnage de Blanco est soumis à une forte pression et il est intéressant d'observer les décisions qu'il prend.

Hernán Blanco veut être un homme ordinaire. Pensez-vous qu'un président puisse réellement être un homme normal ?

Je crois que oui. C'est possible. Le fait qu'Hernán Blanco veuille être un homme ordinaire ou qu'il ait basé une partie de ses campagnes politiques là-dessus, ne signifie pas nécessairement qu'à ce moment-là il en soit un. À partir du moment où un dirigeant commence à assumer les plus hautes responsabilités et que ses actions influent sur des millions de gens, je crois qu'il lui devient difficile de mener la vie d'un homme normal. Quelles que soient ses intentions, il y a tout un protocole qui l'en empêche. Ici, Hernán

Blanco s'est targué d'être un homme ordinaire mais on va découvrir progressivement la direction qu'il souhaitera prendre à l'avenir.

À mesure que l'histoire se déroule, Hernán Blanco s'avère de plus en plus ambigu. Comment expliquez-vous son côté plus sombre ?

L'ambiguïté, surtout chez des personnes qui sont naturellement ambiguës, est quelque chose qui se manifeste plus clairement lorsque des pressions extérieures s'exercent. Lorsqu'une personne évolue dans un univers où les tensions sont très fortes, alors on découvre ce qui se passe véritablement en son for intérieur. Tant qu'il a la maîtrise des choses, il peut nous raconter l'histoire qu'il veut.

Hernán Blanco est proche de sa famille, mais sa fille ne pourrait-elle pas être une menace pour lui et son image présidentielle ?

Si. De fait, mon personnage doit gérer cette tension tout au long de l'histoire. C'est ce dont traite une bonne partie d'EL PRESIDENTE. Jusqu'à quel point peut-il supporter la pression liée à la gestion de la crise de sa fille, alors même qu'il se trouve au cœur d'enjeux politiques ? C'est ce que le film va nous faire découvrir.

Le film raconte finalement la prise de conscience d'un homme qui comprend qu'il ne sera plus jamais le même ?

En effet. Il est très probable que Blanco, à partir de certaines expériences vécues et d'autres qui remontent à la surface (la séquence d'hypnose à laquelle se soumet Marina Blanco), se rende compte qu'arrivé à un certain point, il est impossible de revenir en arrière. C'est ce que raconte le film. L'histoire d'un homme, qui vit sa première année en tant que Président, et qui je crois s'attache à bâtir son pouvoir. Pas seulement pour rester chef d'Etat, mais aussi pour asseoir son autorité, la consolider.

Selon vous, Hernán Blanco doit-il trahir ses idéaux pour être le Président que les gens attendent ?

Je crois qu'il s'agit de la partie la plus polémique de cette histoire. Certains approuveront les décisions que prend Blanco, d'autres le condamneront et le crucifieront justement pour ces mêmes décisions. Mon opinion sur ce qu'il devrait faire n'a pas d'importance. Ce qui compte, c'est ce qu'il fait dans le cadre de cette histoire. Et je suis de ceux qui défendent la liberté qu'a le spectateur de déterminer si ce que fait un personnage est bien ou mal.

Pouvez-vous nous parler de votre relation avec Santiago Mitre ? Quel genre de réalisateur est-il ?

C'est un homme jeune, très agréable et cultivé, et qui a un point de vue très intéressant. Il a une grande capacité à diriger une équipe avec beaucoup d'amabilité et sans excès d'autoritarisme. Pour moi, c'est un élément très important car durant les mois nécessaires à l'élaboration d'un film, l'attitude, les intentions et l'assurance avec lesquelles un réalisateur travaille s'avèrent fondamentales.



INTERVIEW WITH ACTOR RICARDO DARIN

Santiago Mitre wrote the role of Hernán Blanco for you. How did you react when he proposed that you play the President of Argentina?

At first I thought it was fun. The first thing that happened wasn't that I read the script but that Santiago told me the story. I thought it was very interesting to get the chance to talk about the inside story of power, inside a person at the highest level of power having to deal with the surrounding political context and, at the same time, having to deal with a personal crisis in his family. I thought it was very interesting from this point of view because it let us slide our way into the universe we never discover of people in power. We rarely have access to this personal and intimate space and this merging of the political and personal aspects seemed very attractive to me.

How did you prepare for this role?

The first proposition we set ourselves was to try not to have the character be too like any real person, to make him purely and exclusively fictional, knowing that the audience, depending on where the film is shown, would be at liberty to make free associations beyond our control. We were always clear that it is a fictional story, in a context of a Summit of Latin American Presidents trying to establish a Southern oil alliance in Latin America and we tried to make sure the character worked in this context; almost more concerned about his personal situation than the political context in which he is immersed. We wanted to see what happened with this role in these circumstances. In this regard, Mitre was always very clear about what kind of character he wanted and we built it up gradually between the two of us.

How would you define Hernán Blanco?

Hernán Blanco might seem like many current leaders in developed or developing countries who intend to have a progressive and open outlook; they are also concerned about the repercussions of their actions in the media and the people but they are also tempted by different situations that present themselves where, although in principle they already have a stance, we do not always know what direction they are going to take. As the story progresses, Blanco's character is under a great deal of pressure and it is interesting to see what decisions he makes.

Hernan Blanco wants to be an ordinary man. Do you think that a president can really be a normal person?

I think so. It is possible. The fact that Hernán Blanco wants to be an ordinary man or that he has based part of his political campaigns on that does not necessarily mean that right now he is one. As soon as a leader starts to take on more responsibility and his actions affect millions of people, I suppose that it becomes more difficult to live life like a normal man. Beyond his intentions, there is a whole protocol that does not let him do that. In this case in particular, Hernán Blanco has boasted of being an ordinary man but we will have to find out in the film where he heads to in the future.

As the film progresses, Hernán Blanco turns out to be an ambiguous man. How do you explain his darker side?

Ambiguity, especially in people who are naturally ambiguous, starts to show itself clearly when they are under pressure. When a person is subject to a world where there is a lot of stress, that is when we discover what is really happening inside them. While he has everything under control he can tell us any story he likes.

Hernán Blanco is close to his family but couldn't his daughter be a threat to him and his image as president?

Yes. In fact, my character has to battle with this stress throughout the story. A major part of "The Summit" is about precisely that. To what extent he is willing to bear the stress of having to deal with his daughter's crisis while everything that is happening around him politically is going on. That is what we are going to discover in the film.

Does the film ultimately tell us about a man who gains awareness and understands that he will never be the same again?

Yes it does. I think that certain experiences Blanco has had and others he is forced to remember (the sequence where Marina Blanco undergoes hypnosis) probably make him realize that there are some places one can reach and never come back from. The story of this film shows us this process. We see that he is a man who only recently came to power, in his first year as leader of the country and, I believe, dedicated to building power. Not just to stay in power but to build it, to become entrenched in it.

For you, does Hernán Blanco have to betray his ideals in order to be the president that people expect?

I think that is the most controversial part of this story. There will be some who agree with decisions that Blanco makes and there will be some who condemn him and crucify him because of these same decisions. My opinion on what he should do is not important. What is important is what he does in this story. And I am one of those who defend spectators' freedom to discern whether what the character did is good or bad.

Can you talk about your relationship with Santiago Mitre? What kind of director is he?

He is a young man, with very good manners, very polite who has a very interesting point of view. He has a great capacity to lead a working team with great kindness and with no false shows of authoritarianism. For me that is very important because over the months it takes to make a film, the disposition, mood and manner in which a director carries out all his actions is fundamental. I think Santiago is very talented and right now I can see that we are already friends; so maybe I lose some objectivity when giving my opinion about him.





CINE MIEN

CINEMA
THAT
CHANGES
THE
PICTURE

DE WINKELHAAK | HOUSE OF C
LANGE WINKELHAAKSTRAAT 26
+32 3 231 09 31
INFO@CINEMIEN.BE
CINEMIEN.BE
f t i y /CINEMIENBE